**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 26 (1888)
**Heft:** 39

**Artikel:** Le bottier d'un artiste
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-190570

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Vingt-sixième année. N° 39. Samedi 29 Septembre 1888.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

**Paraissant tous les samedis.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**CAUSERIES DU CONTEUR**
2me *et* 3me *séries*.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

### Le bottier d'un artiste.

Chacun a entendu parler de l'artiste dramatique Lafontaine, dont le nom véritable est Louis-Marie-Henri Thomas, et que plusieurs biographes disent être originaire du canton de Vaud. Lafontaine, qui a quitté le théâtre, où il s'était acquis une assez grande célébrité, vit aujourd'hui tranquille et riche à Versailles. On raconte, à son sujet, cette charmante anecdote.

L'artiste encore jeune, et ayant essayé vainement de tout pour se faire une position dans le monde, s'était enfin voué au théâtre. Un matin, qu'il était en train d'étudier, dans son lit, un rôle qui le préoccupait beaucoup, car il devait décider de son engagement définitif, un vigoureux coup de sonnette le fit s'élancer hors des draps.

Ce carillonneur matinal n'était autre que son bottier.

— Tiens ! c'est vous, M. Frick, fit le comédien. Vous venez me demander de l'argent, hein ? Eh bien ! je crée ce soir un rôle dans une pièce nouvelle et je vous donnerai...

— Un à-gompte ?

— Non, un billet.

— Che ne feux bas te pillet.

— Attendez donc : un billet d'orchestre, pour m'applaudir à tour de bras ; car, si je réussis, je signe pour trois ans, — et je vous paie à bref délai.

Sur cette promesse, l'honnête bottier se rendit au théâtre.

Lafontaine jouait, ce soir-là, dans les *Vacances de Pandolphe*, de George Sand, un rôle de sacripant à tous crins, qui envoyait ses créanciers à tous les diables. Il signait des lettres de change du bout de sa canne trempée dans l'écritoire de ses fournisseurs effrayés, et payait ces derniers de la même façon. L'acteur eut du succès ; mais il ne le dut certainement pas à *herr* Frick. Celui-ci suivait le jeu de son débiteur avec inquiétude. A l'issue du spectacle, lorsque l'artiste descendit de sa loge, il trouva devant le Gymnase le bottier, qui lui déclara d'un air sombre :

— Monsieur Lafondaine, c'est le rôle t'une ganaille que fous afez choué là, et fous le chouez drop pien, drop pien... Che grois que che ne serai chamais bayé...

— Et que diriez-vous si je vous payais cette nuit ?... Dans une heure ou deux, par exemple ?... Ici, dans la rue, sous cette fenêtre ?...

— Fous blaisantez !...

— Je ne plaisante pas. On a organisé pour tout à l'heure un souper où se trouveront réunis Mme Sand, de jolies femmes, des journalistes, des auteurs, des acteurs. Ce sera dans ce restaurant-là, à côté du théâtre. Asseyez-vous sur les marches, et je vous promets de vous envoyer de l'argent.

Une heure plus tard, le souper battait son plein.

Les honneurs de la fête avaient été, d'abord, pour l'écrivain des *Vacances*. Puis on avait félicité chaudement les interprètes de l'ouvrage et, en particulier, le quasi-débutant dont le jeu avait si fort scandalisé le digne Frick. Puis encore, la conversation était tombée sur les premières difficultés de la vie de théâtre et de lettres...

Alors Lafontaine, légèrement surexcité par le succès — et quelque peu aussi par le champagne — s'était mis à conter le roman de sa jeunesse, où s'entremêlaient des scènes de Lesage et de Scarron...

Et soudainement, habilement — au milieu de l'attention et du plaisir de l'auditoire — il avait fait intervenir l'épisode de son bottier :

— Et la preuve, messieurs, que je n'invente rien, c'est que cet estimable artisan est là, en bas, qui attend la manne !

Tout le monde se précipita vers les fenêtres, en riant aux éclats, et l'on aperçut, dans l'ombre, le bottier, le nez en l'air.

— Voyons, poursuivit le jeune homme, ne laissons pas cet infortuné sous la détestable impression que lui a causée mon personnage dans la pièce. Je vais faire le tour la table, ce beurrier vide à la main. Chaque dame qui donnera pour le pauvre Frick, je l'embrasserai de tout mon cœur.

On clama bravo à la ronde. George Sand mit un louis dans le beurrier ; Rose Chéri fit de même ; bref, tout le monde donna. Lafontaine versa, sans compter, la somme dans une serviette, ouvrit la croisée, et cria :

— Tenez, Frick, voilà ce que je vous ai promis.

— Merci, monsieur Lafondaine, merci !

Et le bottier, tout heureux, disparut dans l'ombre, avec la serviette. Quelques minutes s'écoulèrent. Puis on l'entendit revenir et appeler :

— Monsieur Lafondaine !...

— Qu'est-ce encore ?...

— Il y a plus que le gompte !...

— Gardez : c'est pour les intérêts... Mais c'est bien ce que vous faites là... Vous méritez une récompense : vous serez toute ma vie mon bottier ordinaire.

### Les brimades.

Les journaux français publient une décision de M. de Freycinet, ministre de la guerre, interdisant les *brimades* d'une manière absolue, et rendant les chefs de corps responsables des désordres ou accidents qui se produiraient à la suite de faits de cette nature.

A ce propos, rappelons que la brimade est, dans l'armée, une charge à l'usage des conscrits timides ou naïfs, que les anciens soldats se font un malin plaisir de mystifier, *histoire de rire un moment.*

Mais, en dépit du côté comique des brimades, tous les gens sensés sont d'accord sur la nécessité de leur suppression. En effet, quelques-uns des exercices imposés aux conscrits en vertu de cet usage sont non seulement vexatoires et humiliants, mais encore dangereux. Les seaux d'eau froide versés à l'improviste sur des poitrines délicates, les lits mis en bascule, les membres placés dans des positions anormales, tout cela constitue une série d'épreuves d'assez mauvais goût.

A l'Ecole militaire de St-Cyr, la brimade dégénérait souvent en persécutions, et il en résultait des haines qui, chaque année, à la sortie de l'école, donnaient lieu à des duels déplorables et coûtaient la vie à quelques-uns de ces jeunes gens.

Les anciens imposent aux conscrits les exercices les plus durs et les corvées les plus humiliantes. Ici, c'est un caporal qui commande le maniement d'armes à seize conscrits, et qui les force à conserver pendant plusieurs minutes une position fatigante, alors qu'il gèle et que les doigts meurtris se coupent au contact de l'acier. Là, c'est un ancien qui, un quart d'heure avant la revue, se plaît à bouleverser le sac des conscrits et leur attire, de la part de l'officier, quatre jours de salle de police ; ou bien, avant la diane, les anciens mélangent les chaussures des conscrits, et ceux-ci, ne retrouvant plus leurs bottes, arrivent en retard à l'appel et sont punis.

A l'Ecole polytechnique, les brimades durent peu de jours, mais elles sont particulièrement pénibles. Or, pour devenir un bon soldat, un officier distingué, est-il nécessaire que le conscrit du régiment ou de l'école *saute à la couverte* ou exécute en chemise, dans un dortoir, un balai entre les mains en guise de cierge, des cabrioles de clown ?

Tels sont ces vieux restes de barbarie qu'on a raison de faire disparaître.

---

Une jolie farce a été jouée l'autre matin aux dix sommelières desservant le buffet de l'Exposition horticole, un moment avant l'entrée du public. Ces jeunes filles caquetaient ensemble autour des tables, lorsqu'on vint tout à coup les avertir qu'on allait les photographier en groupe, dans leur coquet costume de Montreux. Dans les mains de l'une on mit un plateau, dans les mains d'une autre une assiette chargée de sandwichs ; une troisième portait une bouteille de Treytorrens ; une quatrième, une chope de bière, etc., etc.

C'est ainsi qu'elles furent conduites près du jet-d'eau ; tandis qu'un peu plus loin, un monsieur coiffé d'un chapeau mou, à bords rabattus, comme pour se mieux garantir du soleil, et portant de grandes conserves bleues, se dissimulait derrière son appareil. Cet appareil d'un nouveau genre se composait d'un haut tabouret, sur lequel on avait placé une caisse à bouteilles, recouverte d'un grand tablier de jardinier.

Le fond d'une carafe simulait l'objectif.

L'arrangement du groupe fut vraiment amusant. Jamais on ne mit à contribution tant de bonne volonté. Jamais la pose n'était assez académique, jamais le sourire n'était assez gracieux. Ici, c'était un bras qu'on arrondissait, une main qu'on retournait, une jambe, un pied qu'on faisait valoir, un chapeau qu'on inclinait sur l'oreille, etc., etc.

Le tout était à croquer.

— Attention ! mesdemoiselles, que personne ne bouge plus !... Voyons, voyons, là-bas, vous fermez trop les yeux. Et vous, la tête légèrement inclinée, je vous prie... C'est ça... Immobilité complète, maintenant... Une... deux... trois !... C'est bien, merci, mesdemoiselles.

Le groupe se disperse et le babil commence :

— Oh ! pourvu que ça réussisse !...

— C'est dommage, je crois que je me suis pincé les lèvres sans le vouloir.

— Louise, tu es une sotte, tu m'as fait rire.

— Quel joli souvenir de l'exposition nous aurons là.

— N'est-ce pas !... c'est ravissant.

— Je veux l'envoyer à Victor. Comme il me trouvera jolie.

— Tais-toi !... et Charles !...

---

## LA GRACE D'UN PÈRE

par Alfred DES ESSARTS.

III

Quelques jours s'étaient écoulés. Sous prétexte de régler des comptes, la baronne de Kersac passait presque tout le temps dans sa chambre avec son mari. Quant à Sabine, il fallait qu'elle les quittât souvent pour aller tenir compagnie à Mme de Chailly, qui n'était pas fâchée de lui dépeindre les fêtes de la cour et d'étaler ses somptueuses parures aux yeux éblouis de la charmante ingénue. Lorsque la jeune fille se trouvait seule en face de ses parents, elle s'efforçait de ranimer leur courage et disait notamment au vieillard :

— O mon père, je souffre encore plus que vous de l'humiliation que vous subissez ; mais oubliez, je vous en supplie, votre position présente pour songer à l'avenir, en lequel j'ai foi. Montrez-vous moins affligé, car votre chagrin m'accuse, moi qui suis la cause de votre voyage à Paris.

... Un soir, le baron manifesta le désir de se promener dans la capitale. L'homme est insatiable... Ce n'était pas assez pour lui de se savoir au berceau de son enfance, il languissait de parcourir les rues d'autrefois, ces rues amies, de contempler la façade de l'hôtel de ses ancêtres, fermé depuis si longtemps par l'ordre impérieux d'Anne d'Autriche. Sabine, s'associant avec sa